

Prépas
commerciales
2020

Le désir

Christophe Cervellon



Le désir



COLLECTION « MAJOR »

Le désir

Christophe Cervellon

Belin:
ÉDUCATION

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 979-10-358-0669-9

ISSN 1242-4935

Dépôt légal – juin 2019

© Éditions Belin / Humensis, 2019

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
1. « Le désir » dans le dictionnaire	11
2. « Désir » et « désirer » : du « mot » à la « chose »	15
3. L'étymologie : le désir comme « désastre »	18
4. Force et faiblesse du désir	20
5. « Désirer le désir » : mon désir comme désir de l'autre	25
6. Le désir comme corps	33
7. Le désir métaphysique et les désirs physiques	38
CHAPITRE 1 « LA CONSCIENCE COMME DESIR »	41
1. « Désir » et « besoin »	41
1. <i>Besoin et désir se distinguent, p. 41</i> • 2. <i>Mais « besoin » et « désir » se distinguent assez mal, p. 43</i> • 3. <i>L'expérience du besoin prépare l'expérience du désir, p. 46</i> • 4. <i>Le désir comme horizon infini du besoin, p. 49</i>	
2. Le désir en tant que tel	50
1. <i>« Mauvais infini » et « conscience malheureuse » : la dialectique du Désir et des désirs, p. 50</i> • 2. <i>« La conscience est désir », p. 54</i> • 3. <i>Le travail, « désir réfréné », p. 59</i>	
3. Le désir entre l'être et le néant	68
1. <i>La négativité de la conscience désirante, p. 68</i> • 2. <i>Une antinomie : Sartre ou Bataille, p. 72</i> • 3. <i>Le désir comme « émotion » et comme « désir existentiel », p. 77</i> • 4. <i>Le désir comme accès au monde, p. 80</i>	
CHAPITRE 2 LE DÉSIR : ENTRE PLAISIR ET VÉRITÉ	87
4. Désir et plaisir	91
1. <i>Désirer le plaisir : ataraxia (absence de soucis) et autarkeia (sérénité), p. 91</i> • 2. <i>« Plaisirs cinétiques » et « plaisirs catastématiques », p. 94</i> • 3. <i>Le désir érotique chez Lucrèce : « ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils désirent », p. 96</i> • 4. <i>Désirs nécessaires, désirs naturels et désirs « vides » (« kenai »), p. 99</i> • 5. <i>Désir déterminant et plaisir déterminé, p. 103</i>	

5. Le Désir entre Beauté et Vérité	106
<i>1. Pausanias et les deux «Aphrodite», p. 107 • 2. Aristophane et la nature égoцентриée du désir, p. 108 • 3. La nature relationnelle du désir érotique, p. 113 • 4. Tout désir est désir d'enfanter, p. 117 • 5. Le désir comme oubli de soi et épreuve de soi, p. 121</i>	
6. Désir et inconscient	128
<i>1. La tendance, la pulsion, le désir, p. 128 • 2. La racine narcissique du désir, p. 131 • 3. Le Désir, Au-delà du principe de plaisir, p. 136</i>	

CHAPITRE 3 LA RÈGLE DU DÉSIR 145

7. L'écriture du désir	145
8. Savoir (écouter) le désir	152
9. Le désir et le Bien	169

ANNEXES

INDEX DES NOMS DE PERSONNES	181
BIBLIOGRAPHIE	185

Introduction

«La philosophie doit s'aliéner elle-même, mais elle comprend sa propre aliénation ; en se comprenant elle-même, elle comprend toute altérité, mais elle les comprend dans la relation de l'Universel [...]»¹.

Le désir est ce qu'il y a de plus intime à la philosophie, et de plus étranger, voire de plus menaçant.

La philosophie n'est-elle pas, depuis Pythagore, amour (*philia*) ou désir du Vrai, si bien que Aristote a pu dire que dans le désir, s'enracinait l'élan philosophique ? La première, et très célèbre phrase des *Méta-physiques* (980a22) ne dit-elle pas que «tous les hommes désirent naturellement savoir (*Pantes anthropoi tou eidenai oregontai phusei*)» ? C'est dans le désir, dans le grand désir qui s'identifie à l'élan vital de l'homme, que la philosophie trouve son premier moteur, avant que le grand «désirable», le bonheur que cherchent tout aussi naturellement tous les hommes, ne viennent donner à cette impétueuse matière sa forme et sa fin propres. «La vérité du Désir» est vite comprise par la philosophie comme «désir de la Vérité», comme passion violente, passion parfois dévoyée, de connaître et comme recherche du Vrai, garantie ultime du Vrai Bonheur. Le désir, la philosophie le connaît bien : elle en vit, elle le satisfait et le couronne en lui donnant une bonne orientation, celle du Bien. Quoi donc de plus intime à la philosophie, que le Désir ? La Philosophie *est* Désir.

Et pourtant, le désir n'est-il pas aussi le contraire même de la raison ? Ce qui résiste par excellence à la rationalité ? Le désir, ce n'est pas le moteur de la philosophie, mais son altérité irréductible, en tant que la philosophie prétend accomplir en l'homme la rationalité elle-même. Si la philosophie prétend si vite récupérer le désir, n'est-ce pas parce que le désir est lui-même la plus grande des menaces, cette vie irrationnelle, indéfendable, qui constitue pour l'homme une forme de vertige, une expérience de perte – plus ou moins tragique – de maîtrise de soi et de transparence à soi ? Comme dans *L'Ange bleu* (1930), le professeur respectable, M. Rath, ne perdra-t-il pas toute respectabilité (et on sait bien ce que la respectabilité signifie dans la culture bourgeoise), pour avoir été fasciné, de manière incoercible, par une vulgaire

1. J. HYPOLITE, *Logique et existence*, Puf, 2015, p. 87.

chanteuse de cabaret, Lola Lola¹? Dans le désir, nous nous perdons, nous ne sommes plus nous-mêmes, lors donc que nous ne cessons d'accomplir ce qu'il a de plus obscur, voire de plus honteux, en nous... Le désir nous possède et donc nous dépossède, jusqu'à la mort morale, sociale et physique. Le désir est ce qui conteste la raison : mais est-il dès lors certain que la raison puisse le comprendre et le dépasser, lui faire une place, lors même qu'il semble que le désir arrête la raison, «l'abîme», loin de pouvoir lui donner du «mouvement pour aller plus loin»? Le désir est ce que la raison ne peut pas récupérer, non pas ce qui la sous-tend, mais son Autre, l'altérité radicale qui lui échappe et qui, de manière définitive, nous dérange².

Dans l'expérience du désir, l'homme mesure que sa raison n'est pas la mesure de tout, qu'il est vulnérable, «plein de misères», comme le disait Pascal. Certes, si l'homme s'abandonne aux désirs, à leur multiplicité affolante et à leur diversité rebelle, c'est que rien, pour Pascal, ne peut le «remplir», qu'il est fait pour un bien infini, et qu'aucun bien fini, fût-il multiplié à l'infini, ne pourra jamais combler cette attente infinie qui nous dé-finit en (paradoxalement) nous illimitant, plus encore qu'elle ne nous hante comme une vague aspiration : l'homme est fait pour un bonheur qui dépasse non seulement ses propres forces naturelles, mais son imagination. L'homme espère un bonheur qu'il ne peut pas comprendre, il est fait pour un bonheur qui dépasse naturellement ses «facultés» (ce qu'il est capable de «faire»), mais qui est promis surnaturellement à ses «capacités» puisqu'elles y tendent (ce qu'il est «capable» de recevoir, au sens où l'on passe de la «capacité» d'un coffre).

«Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaie inutilement de remplir

1. On ne saurait trop conseiller de regarder le chef-d'œuvre de Von Sternberg qui a donné à Marlène Dietrich, avec le rôle de Lola Lola, son image définitive de «femme fatale».

2. On pensera ici à l'un des films les plus «sulfureux» ou polémiques de l'histoire du cinéma : *Portier de Nuit* de Liliana Cavani (1974) qui rapporte les amours très particulières, sur fond de sadomasochisme, d'un ancien officier SS et d'une déportée, et qui reprend d'ailleurs des thèmes de *L'Ange bleu*, en les déplaçant : la femme fatale est ici (peut-être) avant tout une victime, lors même qu'elle «mime» explicitement (peut-être simplement pour survivre) Marlène Dietrich. Le film fit scandale et Foucault lui-même dans «Anti-Retro» le trouva déplacé pour avoir esthétisé avec beaucoup trop de complaisance la domination fasciste. Quoi qu'on puisse penser du film, il exemplifie jusqu'au dégoût le fait que le désir joue parfois avec toutes les limites : morales, sociales et politiques.

de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même.

Lui seul est son véritable bien. Et depuis qu'il l'a quitté, c'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place : *astres, ciel, terre, éléments, plantes, choux, poireaux, animaux, insectes, veaux, serpents, fièvre, peste, guerre, famine, vices, adultère, inceste* (nous soulignons)¹.

Vertigineuse, à la fois scandaleuse et dérisoire liste à la Prévert, qui multiplie les objets du désir, depuis les astres jusqu'à l'inceste, en passant par les choux et les poireaux... Mais parce que l'homme est capable de désirer un bien infini, chaque bien fini lui semble une source d'insatisfaction qui l'encourage à désirer autre chose, ailleurs. L'homme est comme emporté dans une étourdissante ronde de plaisirs qui le laissent insatisfait, mais qui révèlent aussi ce qu'il y a de creux et de lamentable en chacun : dès lors que sa béance n'est pas remplie par Dieu, pour Pascal, l'homme est abîmé dans les mille « riens » qui manifeste qu'il n'est lui-même pas grand-chose. Dis-moi ce que tu es capable de désirer, je te dirai ce que tu es digne d'être ; dis-moi ce que tu désires, je te dirai ton néant...

Ainsi le désir est-il à la fois un élan, le moteur de notre vie, car il n'y a en nous qu'une seule faculté motrice, comme le dit Aristote, c'est le désir² (*De L'âme*, 433a30), et c'est donc le désir qui nous pousse à la connaissance ; et, en même temps, le désir est un vertige, une ivresse, ce qui nous fait perdre la tête, comme on dit, c'est-à-dire ce qui nous menace de la plus grande aliénation : avec le désir, nous sommes vaincus par plus fort que nous, en nous. Le désir n'est pas cette force paradoxale qui nous pousse vers le Vrai et qui est pourtant un défaut de raison, comme le vide a une force aspirante, mais il est en excès sur la raison elle-même, comme une réalité brute et opaque que la raison ne peut pas toujours clarifier ni traverser.

Nous soutiendrons ici une thèse intermédiaire : le désir n'est ni la propédeutique (l'introduction qui donne des moyens pour aller plus loin) ni l'énergie de la raison, ce qui permet à la raison de se déployer en nous (la raison de la raison sous la figure du Grand Désir que serait

1. Blaise PASCAL, *Pensées*, 148 (Lafuma) – 425 (Brunschvicg), éd. posthume 1670.

2. ARISTOTE, *De Anima*, III, 10, Les Belles Lettres, trad. E. Barbotin, p. 91 : « Ainsi donc c'est telle puissance de l'âme qui est principe du mouvement ; celle qui porte le nom de désir (*orexis*) ; la chose est claire. »

le Désir de vérité), ni non plus son altérité fondamentale, ce que rencontre la raison comme l'absolument étranger et qu'elle ne pourrait jamais dialectiquement « dépasser » ou « subsumer » (comment intégrer et faire sien ce qui est absolument distinct?); le désir n'est ni le Même ni l'Autre de la raison, mais sa « limite », c'est-à-dire à la fois ce qui mesure la raison, de l'intérieur, et lui adjoint la force qui lui manque, mais qui aussi bien la borne de l'extérieur, comme le signe d'un manque que la raison ne pourra jamais combler. Le désir est cette positivité qui donne à la raison sa force et cette négativité qui interdit à la raison d'être pour nous « suffisante ».

Avec le désir, il nous semble être en terrain bien connu. Qui ignore ce qu'est le désir? qui n'a jamais rien désiré? Même celui qui n'a plus le désir de vivre, ne désire-t-il pas encore et malgré tout la mort? Et il est vrai que le désir, pris comme « concept » et non pas comme « réalité vécue », est un thème remâché par la philosophie. Un thème classique, comme on dit, un grand chapitre des manuels de Terminale qui souvent intéresse *a priori* les élèves (« comme cela semble excitant! »), avant de vite les décevoir (Platon, Aristote, Hegel, Sartre, Bataille, Freud, etc., comme tout cela est finalement indigeste). Là où le désir semble léger (« enfant de bohème » comme l'amour chez Bizet), frivole, « engageant », la philosophie du désir semble s'identifier à l'histoire de la philosophie elle-même, avec son esprit de sérieux parfois un peu lourd, sans humour ni ironie. Pire : le désir, c'est le corps. L'esprit peut-il comprendre quoi que ce soit au corps?

Mais nous soutiendrons très paradoxalement l'exact contraire de ces premiers constats trop faciles : savons-nous vraiment ce qu'est le désir (1)? Le manque de désir n'est-il pas caractéristique de la condition humaine, le désir ne pouvant s'identifier immédiatement à la vie? N'avons-nous pas besoin des autres pour « désirer notre désir » et ainsi désirer quoi que ce soit (2)? Le désir est-il vraiment plus excitant que la pensée du désir si, après tout, la pensée n'est jamais que ce désir de savoir qui parvient, de temps à autre, à se satisfaire dans le plaisir intellectuel (3)? Sans pensée, il n'y a pas de désir, mais sans désir, il n'y a pas non plus de pensée. Le désir, s'il implique évidemment le corps, implique davantage encore l'esprit.

1 | « LE DÉsir » DANS LE DICTIONNAIRE

Que signifie le mot « désir » ? Pour répondre, il est certes possible (et nécessaire !) d'ouvrir un dictionnaire, et d'abord le Dictionnaire de la langue française de Paul-Emile Littré (1866) aux articles « désir », « désirable » et « désirer ».

Littré distingue cinq sens du mot désir : au premier sens, désir signifie « l'envie d'obtenir, d'avoir quelque chose ». L'exemple donné par le dictionnaire est d'ailleurs un illustre passage du *Discours de la méthode*, plus exactement de « la morale par provision » que formule Descartes dans sa partie III :

« Ma troisième maxime était de tâcher toujours à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde, et généralement à m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées¹. »

Le désir, c'est ici un souhait, une ambition, et mieux vaut nourrir des ambitions raisonnables : le secret du bonheur est encore de se contenter de ce que l'on a. Nous reviendrons sur cette idée importante, qui peut relever du simplisme désespérant du « sens commun » à l'intelligence la plus sage du réel. Mais si nos aspirations ne doivent pas être trop présomptueuses, on imagine mal que les vivants que nous sommes puissent jamais vivre sans convoitises, comme l'indique un second exemple pris de Corneille : « Toujours vers quelque objet pousse quelque désir » (*Cinna*). On n'imagine pas un homme qui ne serait pas constamment agité de mille et un mouvements, ou de concupiscences, qui s'identifient aux mille et un élans qui nous dirigent vers les biens, réels ou apparents, du monde.

Les désirs sont multiples, divers – on ne le sait que trop –, si bien qu'il faut préciser. Si le mot « désir » peut qualifier un souhait, n'importe quel souhait, le désir, employé dans une acception absolue, peut prendre à l'époque classique le sens de « bon désir ». C'est le sens 2 donné par le dictionnaire Littré, qui ajoute que « désir », ainsi compris, prend la signification de « bonne intention » ou de désir « conforme à la volonté de Dieu », comme ce « désir avide d'éternité » que Bossuet reconnaît ou cherche en chaque homme.

Certes, ce second sens paraît un peu vieilli et « marqué » par le Grand Siècle. C'est d'ailleurs au Grand Siècle que se manifeste exemplairement l'opposition entre les désirs, qui sont des passions dangereuses, et le désir, le grand désir qui n'est pas assez désiré, qui est

1. DESCARTES, *Discours de la Méthode*, in *Œuvres et lettres*, III, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 142-143.

élan vers Dieu et réflexion sur nos aspirations authentiques. À ce titre, d'ailleurs, le désir de connaître est chez Bossuet terriblement équivoque, puisqu'il est à la fois la source de la vaine curiosité et le principe du retour possible et en vérité à nous-mêmes, et donc à Dieu vers qui aspire tout notre être :

«Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le *désir de savoir* (nous soulignons) ; et cette curiosité fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais, *parmi ces vastes désirs* d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles (nous soulignons), la même chose nous arrive qu' à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent : je veux dire que notre esprit, s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie toujours ignorants de ce qui nous touche ; et non seulement de ce qui nous touche, mais encore de *ce que nous sommes* (nous soulignons)¹»

Il en va chez Bossuet de l'ambition, désir de pouvoir, comme du désir de connaissance, cette «passion violente» en l'homme qui peut conduire à toutes les vaines curiosités ou tout au contraire reconduire l'homme à réfléchir sur son être même : il est bon de désirer la puissance, et le bonheur y attaché, et on ne les désire jamais trop, à condition que ce soit la vraie puissance et le vrai bonheur qui constituent l'objet de cette passion. Il faut dès lors réorienter notre ambition vers Dieu, et non pas vers nous, vers les biens éternels et non pas temporels. On retrouvera d'ailleurs ce même mouvement chez Spinoza, mais Dieu sera tout autrement compris :

«Il y a dans l'esprit de l'homme un désir avide de l'éternité : si on le sait appliquer, c'est notre salut. Mais voici l'erreur : c'est que l'homme l'attache à ce qu'il aime ; s'il aime les biens périssables, il y médite quelque chose d'éternel ; c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc, soutiens aussi caducs que l'édifice même qui lui paraît chancelant. Ô homme, désabuse-toi : si tu aimes l'éternité, cherche-la donc en elle-même, et ne crois pas pouvoir appliquer sa consistance inébranlable à cette eau qui passe et à ce sable mouvant.»

Ce bon désir, qui est désir du bien et du vrai bonheur, s'enracine notamment dans un passage des *Évangiles* (*Luc*, 22, 15) lorsqu'il est

1. BOSSUET, «Sermon sur la mort», *Œuvres*, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», p. 1074.

étrangement dit, selon une spectaculaire redondance, que le Christ a « désiré d'un grand désir » partager avec ses disciples son dernier repas : « *Desiderio desideravi* (j'ai désiré d'un grand désir, en grec : *epithumia epethumesa*) mangé avec vous cette Pâque. »

Mais si ce rapport intrinsèque entre le bien et le désir nous semble bien optimiste, comme s'il y avait naturellement en l'homme le désir d'un bonheur infini qui dépasse sinon la capacité passive, du moins les forces actives de notre nature finie, on remarquera que notre emploi contemporain du mot « désir » n'est pas non plus exempt (bien au contraire !) d'une dimension immédiatement positive : si « mon désir » ne signifie plus pour nous un accord avec les normes du bien ou la loi de Dieu, il semble immédiatement qualifier une réalité indiscutable, intrinsèquement bonne, en tout cas assez bonne pour la suivre et faire valoir ses « droits ». Si le « désir », pris absolument, non pas comme « un » désir mais comme « le » désir, n'est plus en accord avec la loi du Bien, il semble aujourd'hui immédiatement accordé avec ma propre « loi », qui est, quant à elle, fréquemment présentée comme quelque chose de « bien », si ce n'est un bien premier.

Au troisième sens, « désir » signifie pour le Littré la passion ardente, la passion amoureuse, voire l'appétit sexuel. Il en va de même du verbe « désirer », qui signifie avoir une envie pour soi, souhaiter pour autrui, mais plus spécifiquement convoiter en un sens amoureux, ou sensuel. Comme l'écrit Marivaux dans *La vie de Marianne* : « C'est un vilain amant qu'un homme qui vous désire plus qu'il ne vous aime. »

Pour Littré, un bel exemple de cet emploi spécifiquement « érotique » se trouve chez La Fontaine, tiré d'une très jolie fable¹ que l'on pourrait d'ailleurs citer en entier tant elle montre la puissance du désir qui emporte, en réalité, toutes nos fiertés. Une « Précieuse » se montrait très capricieuse, très exigeante, sur le choix d'un mari.

« Certaine Fille, un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette Fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir? »

Mais ses exigences diminuèrent avec l'âge, l'accumulation des rides et la lassitude des prétendants éconduits :

1. LA FONTAINE, « Le héron », « La fille », *Œuvres complètes, Fables – Contes et nouvelles*, livre VII, t. I, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 256-257.

« Son miroir lui disait : prenez vite un mari ;
 Je ne sais quel désir le lui disait aussi.
Le désir peut loger chez une précieuse (nous soulignons) ».

Le « désir » signifie ici quelque chose de bien confus, une tendance au bonheur et au bonheur sensuel, qui est de l'ordre de la rêverie ou du souhait semi-conscient : ni tout à fait obscur (c'est la vie du corps *pour l'esprit*) ni tout à fait distinct (mais c'est la vie *du corps* en tant qu'elle se distingue mal de celle de l'esprit). Ce désir finalement plus fort que toute réserve, ne triomphera que trop tard. Triple morale : premièrement, il faut savoir se contenter, comme nous y invitait plus haut Descartes :

« Gardez-vous de rien dédaigner ;
 Surtout quand vous avez à peu près votre compte. »

Secondement, il ne faut pas « céder sur son désir » en méprisant l'animal en nous (pour reprendre une très célèbre formule de Lacan, souvent très mal comprise), et puisque, de toute façon, notre désir ne cédera pas, sachons enfin et troisièmement lui céder avec intelligence. C'est pour avoir eu peur de l'animal en elle que, finalement, l'animal séduira la précieuse sans qu'elle se l'avoue, par une dernière ruse de l'amour-propre.

« Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
 Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
 De rencontrer un malotru. »

Au quatrième sens du Littré, « désir » signifie l'objet que l'on souhaite ou que l'on convoite, « cet obscur objet du désir » qui, dans le célèbre film de Buñuel (1977) ainsi intitulé, peut prendre indifféremment deux visages (puisque *deux* actrices très différentes jouent la *même* femme aimée), comme si l'amour se désintéressait finalement de celui ou de celle sur lequel, précisément, il se fixe ou se « cristallise ». Lorsque j'avoue à quelqu'un qu'il est mon seul désir, je ne veux évidemment rien dire d'autre que mon désir le vise, le recherche, lui, et non un autre. « Désir » n'est plus ici élan ou mouvement, mais le *telos* ou la fin qui accomplit cet élan, ce qui pourrait satisfaire ma convoitise et ne pas me laisser dans un état de « frustration ». Le désir, c'est donc aussi l'objet du désir, ce qui mesure et clôt idéalement ma recherche, ce qui vient satisfaire une attente ou combler un espoir.

Enfin, le Littré rapporte un dernier sens vieilli, mais intéressant : « au désir de » pouvait signifier, dans un français juridique déjà désuet